

ma surprise, je l'entraînai avec moi au fond du parterre pour couper la retraite au comte, avant que celui-ci pût gagner la porte.

Je fus quelque peu étonné, à mon tour, de nous voir devancés par notre fluet voisin, l'homme à la cicatrice, qui sut éviter à temps l'obstacle momentanément offert à notre course par quelques spectateurs du parterre, lesquels venaient, eux aussi, de quitter leurs places. Quand nous parvînmes sous le vestibule, le comte avait disparu ; — et le svelte étranger n'était plus là, lui non plus.

— Rentrons ! dis-je, rentrons chez vous, mon cher Pesca ! il faut que je vous parle seul à seul ; que je vous parle sur l'heure...

— " My-soul-bless-my-soul ! " s'écria le professeur au comble de la stupefaction. De quoi s'agit-il au monde ? ...

Je continuai à marcher rapidement, sans répondre un mot. La manière dont le comte avait quitté le théâtre me donnait à penser que son extrême souci d'échapper à Pesca pouvait l'entraîner beaucoup plus loin. En quittant Londres, il m'échappait, à moi aussi. Si je lui laissais seulement un jour de liberté pour agir à sa guise, l'avenir me semblait compromis. Je suspectais aussi cet étranger inconnu, qui avait pris sur nous les devants, et qui me semblait l'avoir suivi à dessein.

Aiguillonné par cette double méfiance, je ne perdis pas grand temps à m'expliquer avec Pesca. Dès que nous fûmes seuls dans sa chambre, je compléai sa confusion et son trouble, en lui exposant mes intentions aussi simplement et d'une manière aussi nette que je l'ai fait dans les pages précédentes.

— Que puis-je à tout ceci, mon bon ami ? criaient le professeur, m'implorant à mains jointes : " Deuce-what-the-deuce ? " en quoi puis-je vous servir, Walter, puisque cet homme m'est inconnu ?

— Mais il vous connaît, — il a peur de vous, — il a quitté le théâtre pour vous échapper. Il faut bien qu'il ait ses raisons,

Pesca ! Revenez sur votre existence passée, antérieurement à votre arrivée en Angleterre. Vous avez quitté l'Italie, — je le tiens de vous-même, — pour des motifs politiques. Vous ne me les avez jamais fait connaître, et je ne vous questionne pas là-dessus présentement. Tout ce que je vous demande, c'est de consulter vos souvenirs, et de me dire s'ils ne vous suggèrent aucune explication de la terreur qu'un seul regard jeté sur vous paraît avoir causé à cet homme...

Qu'on juge de ma surprise, quand je vis ces mots si parfaitement insignifiants à mes yeux, avoir sur Pesca une influence analogue à celle que sa vue exerçait l'instant d'avant sur le comte. Le visage rosé de mon petit ami pâlit et blêmit tout aussitôt. Tremblant de la tête aux pieds, il s'écarta lentement de moi.

— Walter, disait-il, vous ne savez pas ce que vous me demandez...

Il articulait ces mots à voix basse ; il me regardait comme si je venais de lui dénoncer un danger caché pour tous deux. En moins d'une minute de temps, ce petit homme, que j'avais toujours connu vif, original et de facile humeur, se trouva tellement changé, que venant à le rencontrer dans la rue, sous ces dehors qui m'étaient absolument nouveaux, je n'en aurais certainement pas reconnu.

— Excusez-moi, lui répondis-je, si, tout à fait sans le vouloir, j'ai pu vous peiner ou vous blesser. Rappelez-vous le tort cruel que le comte a infligé à ma femme. Rappelez-vous que ce tort ne sera jamais réparé, si je n'acquiesce les moyens de le contraindre à lui rendre justice. C'est pour elle que je parlais, Pesca ; — je vous demande encore de me pardonner, et ne saurais rien dire de plus...

Je me levai pour partir. Avant que j'eusse gagné la porte, il m'arrêta.

— Un moment, disait-il. Vous m'avez ébranlé de la tête aux pieds. Vous ne savez ni comment, ni pourquoi j'ai quitté mon pays. Laissez-moi me remettre, laissez-moi,

si je puis, réfléchir un peu...

Je repris mon fauteuil. Il arpentait la pièce en long et en large, s'adressant à lui-même, dans sa langue natale, des propos incohérents. Après bien des tours, il vint tout d'un coup à moi, et posant ses petites mains sur ma poitrine, avec une tendresse, une solennité singulière :

— Sur votre cœur et votre âme, Walter, me dit-il, n'avez-vous aucun autre intermédiaire que moi pour arriver à cet homme ?

— Aucun, répondis-je.

Il me quitta de nouveau : il ouvrit la porte de la chambre et jeta un regard de précaution dans le corridor ; puis il la referma, et revint.

— Vous avez conquis des droits sur moi, Walter, me dit-il, le jour où vous me sauvâtes la vie. Elle était à vous dès ce moment, et pour l'heure où il vous plairait de la reprendre. Reprenez-la donc aujourd'hui ! ... Oui, certes ! je ne dis rien de trop... Aussi vrai que le bon Dieu est sur nos têtes, les paroles que je vais prononcer mettront ma vie dans vos mains...

Le tremblement ému avec lequel fut prononcée cette bizarre abjuration porta dans mon esprit la conviction qu'il disait la vérité.

— Prenez bien garde à ceci, continuait-il, agitant les mains vers moi, dans la véhémence de son émotion. Il n'existe en mon esprit aucune sorte de lien entre cet homme que vous appelez Fosco, et le passé sur lequel me force à revenir l'affection que j'ai pour vous. Si vous découvrez ce fil, gardez-le pour vous ; ne m'en dites rien ! ... Je vous en prie et supplie à genoux ; laissez-moi mon ignorance ; laissez-moi rester aveuglé sur l'avenir, comme je le suis à cette heure ; laissez-moi rester innocent de tout le mal qu'une telle découverte pourra produire ! ...

Je voyais la peine qu'il avait à s'exprimer en anglais. Comme j'avais, dans les premiers temps de notre intimité, appris

à lire et à comprendre sa langue natale, sinon à la parler moi-même, je lui proposai de s'exprimer en italien, tandis que je rédigerais en anglais les questions qui me sembleraient nécessaires pour éclaircir le sujet. Il accepta cette combinaison. Ce fut dans sa langue, au rapide courant, — et prononcées avec une agitation véhémente accusée par la mobilité perpétuelle de ces traits et la brusquerie passionnée de sa gesticulation étrangère, mais sans qu'il en vint jamais à élever la voix, — ce fut ainsi, dis-je, que j'entendis les mots destinés à m'armer pour la dernière lutte dont ce récit doit résumer le souvenir.

— Vous ne savez rien des motifs qui m'ont fait quitter l'Italie, commença-t-il, si ce n'est que, de près ou de loin, ils tiennent à la politique. Si j'avais été simplement poussé dans ce pays par les persécutions de mon gouvernement, je n'aurais caché ces motifs ni à vous ni à personne. J'ai dû les dissimuler, au contraire, parce qu'aucune autorité régulière n'a prononcé contre moi la sentence d'exil. Vous avez entendu parler, Walter, des sociétés politiques cachées dans toute grande cité du continent européen ? J'appartenais, en Italie, à l'une de ces sociétés ; — en Angleterre, je lui appartiens encore.

Quand je suis venu en ce pays, je suis venu par ordre de mon chef. J'exagérerais le zèle, dans le feu de ma jeunesse. Je courrais le risque de me compromettre, et de ne pas me compromettre seul. Pour cette raison, j'eus ordre d'émigrer en Angleterre et d'y attendre qu'on disposât de moi. J'ai obéi, — j'ai attendu, — j'attends encore. Demain, je puis être appelé au dehors. Dans dix ans, je cours même chance. Pour moi, c'est tout un ; — je suis ici, je vis du produit de mes leçons, et j'attends le signal.

Je ne viole, du reste, aucun serment (vous allez tout à l'heure savoir pourquoi) en complétant ma confiance par le nom de la société à laquelle j'appartiens. Seu-